

EDMOND-HENRI CRISINEL

*Alectone*

Suivi de  
*Nuit de juin*

puis de *Un combat contre les ombres* par  
DANIEL MAGGETTI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2024

## *Alectone*

*Alectone* a paru pour la première fois en 1944 aux éditions Aux Portes de France à Porrentruy. *Nuit de juin* a paru pour la première fois dans la deuxième livraison de la revue *Cahiers de poésie* à Lausanne, en 1945.

Le manuscrit autographe reproduit aux pages 11, 12 et 13 est conservé dans le fonds Crisinel de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Le portrait photographique reproduit à la page 40 provient des collections du Centre des littératures en Suisse romande de l'université de Lausanne.

En couverture : Léon Spilliaert, *Alleen*, 1909. Aquarelle et pastel sur papier. Deurle, Museum Dhondt-Dhaenens.

© Éditions Allia, Paris, 1996, 2024.

*À la mémoire de Jean Clerc*

A ma fenêtre, je  
sais qu'il y a des ro-  
ses, des roses rouges  
d'arrière - automne, les

plus hautes du rosier  
grimpeant. Je n'ose  
les regarder, elles sont  
d'un autre monde, ce-  
lui qui s'arrête au  
bord de ma fenêtre. Je  
me souviens d'avoir ai-  
mé les roses; ce souvenir  
m'est odieux. Ne plus  
pouvoir oublier, voilà ce  
qui me dévore, et ces  
roses ne sont là, fleurs  
avancées du monde aux  
portes de l'enfer, que  
pour raviver le feu du

souvenir. Au-dessus des  
roses, je vois des arbres et  
des maisons, des arbres et  
des maisons quelques pas;  
là-bas, la vie continue:  
des femmes se penchent à  
la fenêtre, des enfants rient  
dans une cour, un homme  
de main, une cloche sonne  
les heures; ici, le temps  
s'est arrêté. Le tic-tac  
de l'horloge, au-dessous  
de ma chambre, n'est plus  
qu'un son bizarre, halle-  
cinant, dont j'écoute  
les vibrations, dans mes

## PREMIÈRE PARTIE

À la fenêtre, je sais qu'il y a des roses, des roses rouges d'arrière-automne, les plus hautes du rosier grimpant. Je n'ose les regarder, elles sont d'un autre monde, celui qui s'arrête au bord de ma fenêtre. Je me souviens d'avoir aimé les roses ; ce souvenir m'est odieux. Ne pas pouvoir oublier, voilà ce qui me dévore, et ces roses ne sont là, fleurs avancées du monde aux portes de l'enfer, que pour aviver le feu du souvenir ! Au-dessus des roses, je vois des arbres et des maisons, des arbres et des maisons quelques ; là-bas, la vie continue ; des femmes se penchent à la fenêtre, des enfants crient dans une cour, un tram démarre, une cloche sonne les heures ; ici, le temps s'est arrêté. Le tintement de l'horloge, au-dessous de ma chambre, n'est plus qu'un son bizarre, hallucinant, dont j'écoute les vibrations, dans mes nuits d'insomnie ; le sommeil, lui aussi,

s'est arrêté. Il n'y a plus de temps ni de sommeil : rien qu'une effrayante mémoire. Petites dents d'une scie aiguë, les vibrations de l'horloge me font mal au cerveau. Je voudrais pouvoir les saisir au vol, comme on fait des mouches irritantes, et les réduire au silence. Par-dessus les arbres, il y a le ciel, visible par petits carrés, entre les barreaux de ma fenêtre, toujours hermétiquement close.

La maison dort, mais non ceux qui l'habitent. Un long cri, soudain, rompt le silence, secouant les chiens de garde, sévères molosses. D'autres chiens, au loin, leur répondent. Un pas sourd fait craquer le bois de l'escalier, une porte s'ouvre, se referme. À côté de ma chambre, une femme se traîne, en poussant des soupirs qui montent d'un abîme. Elle s'assied. Avec effroi, j'épie un bruit sec et saccadé, frottement d'un faible doigt sur la table. On dirait que cette femme s'épuise à effacer une tache, une petite tache imaginaire, qui lui ôte le repos. Je crois voir cette femme dormant, les yeux

ouverts. Chaque nuit, la scène se répète, invariablement la même. "Arrête!" lui criai-je enfin. "Par pitié, ne me tourmente pas ainsi, ou demain, le jour se lèvera sur un homme mort, mystérieusement frappé, sans blessure apparente!" Il n'y a pas eu de réponse. La maison dort, mais ceux qui l'habitent continuent le jeu, mus par la force qui gît dans les ténèbres, devant d'impassibles témoins.

Une visite pour vous, me dit-on. Pourquoi ne pas m'épargner cela? Chaque fois, je me sens plus hagard. C'est affreux de penser : on regarde mes yeux, on voit qu'ils sont hagards. Aujourd'hui, c'est ma mère. Une bonne mère, qui souffre de voir son enfant s'évader dans l'extraordinaire, mais Dieu la soutient. Malgré ma défense, elle m'apporte des fleurs : "Je sais que tu les aimes tant!" Cette fois, c'est un bouquet de violettes, un peu fanées, de celles qu'on achète au coin d'une rue. Elle me cache ses soucis, je fais taire mon angoisse. Elle dit : "C'est bientôt Noël!" Elle rafraîchit mon

oreiller. Elle passe sa main sur mon front, comme si j'étais malade. Elle ne sait pas que j'ai été *appelé*, que je ne verrai pas le sapin de Noël. Elle ne m'entend pas murmurer :

*“Corps et âme, je t'appartiens désormais, Alectone! À demi-mot, tu me le fais comprendre, selon tes voies détournées, familières à ceux qui ont commerce avec les douces créatures de l'enfer. Plutôt se crever les tympans que d'entendre tes insinuations, plus insupportables que les piqûres du taon attaché aux flancs de la génisse errante! Mais que t'importent les oreilles grossières, Alectone, ta voix est plus puissante que celle de l'homme qui crie vengeance, elle traverse les déserts de la surdité même, quand tu veux frapper ta victime, lui faire payer le prix de sa témérité.”*

Minuit. Je frappe à la mince cloison.

- Alectone, écoute, Alectone!
- Ne m'interromps pas dans ma tâche, il y va de ton salut...
- Que veux-tu dire?

– Ne me réveille pas avant l'heure, il faut qu'à la pointe de l'aube cette tache ait disparu.

– Oh! serait-ce qu'elle est ineffaçable?... Dis, quel redoutable secret...

– Tais-toi! que chacun plonge son regard en soi-même.

– Alectone, j'ai peur, mon esprit s'égaré...

– Serait-ce pas le souvenir d'une faute qui t'obsède? Laisse-moi.

– Non! Pas avant que tu ne m'aies dit pourquoi tu me harcèles sans pitié! Toi qui vois tout, que lis-tu dans mon âme, parle, je n'ai pas commis de crime?...

– Tu veux le savoir! Je vois un livre fermé, je l'ouvre à la dernière page, j'y lis ces mots griffonnés au crayon: “Pour me sauver, il faudrait un cataclysme ou la mort d'un être cher.”

– Sorcière! tu m'as volé ce livre!

– Ce livre est sur la table, Samuel, c'est ta mère qui te l'a apporté cette après-midi, croyant te faire plaisir.

– Il y a dix ans que j'ai écrit cela... Une autre main guidait la mienne...

– Possédé, tu l'as dit!



– Serpent! Le démon n’est pour rien dans cette aventure...

– Et pourtant! n’est-ce pas à Lui que tu penses, dans tes nuits sans sommeil, quand, trop lucide, tu te frappes la tête et la refrappes contre les murs de ta chambre? Que disait-il, l’Esprit qui t’a parlé, jadis, sur la colline alémanique? Un matin de novembre, sec et froid, un jeune homme de vingt ans, l’air sage et raisonnable, mais à y voir de près dangereusement exalté, s’en allait seul sur les routes, porté par une étrange allégresse. “Ne me résiste pas”, lui dit la Voix. Le jeune homme s’arrête, comme pétrifié. Dix doigts le serrent à la gorge, l’étouffent. Mais déjà consentant: “Si tu étais le Démon?...”

– Dis la suite, je l’exige!

– Quelques secondes... Et, soudain, la réponse le frappe comme un éclair.

– “Si le grain de froment ne passe par la mort, il demeure seul, mais s’il meurt, il porte beaucoup de fruits.”

Le Démon pour séduire ne craint pas d’emprunter l’apparence d’un enfant de Lumière. Pour prix de ta servitude, car Il sait ton désespoir, Il t’accorde Sa joie, qui

précède le délire; à tes yeux ingénument éblouis, Il découvre les mystères du Futur...

– La vision du Terrible, cela n’est pas de Satan! Il est vrai que j’ai tout accepté, dans une tempête de joie, solitude, persécution, prison.

– Diras-tu que la Voix ne t’a pas trompé? À quelque temps de là, tu donnais des signes de folie. Parmi les déments, tu t’es lamenté sur ton sort. Dix ans, Samuel, et tu n’es plus qu’une ombre...

– ... Si je suis coupable, serait-ce d’avoir tenté de franchir le cercle magique?

– C’est cela même.

– Perdu? Je suis perdu?

– Songe, imprudent, qu’elles avaient proféré la menace, celles qui barrent le seuil interdit.

Les anneaux du cercle fatal se resserrant autour de moi, et condamné à ne vivre plus qu’au sein de ténèbres glaciales, je résolu de me rendre, après avoir tiré un augure défavorable du vol d’un oiseau noir. Un morceau de cristal, ramassé parmi les détritrus du parc